

Troisième jour de synode... bientôt la pierre sera roulée... déjà nous apercevons la lumière... les modérateurs touchent au but, le nouveau conseil régional se prépare... encore quelques heures et un chemin s'ouvrira devant nous... les disciples réunis ici seront alors prêts à faire véritablement synode, c'est-à-dire à *faire route ensemble* à la suite du Christ. Et la mine réjouie par 3 jours de débats, avec le sentiment du devoir accompli et le cœur léger, nous reprendrons le chemin commun derrière notre Seigneur...

C'est là que Matthieu intervient. Précisément au moment où les disciples sont en chemin derrière le Christ. Matthieu, plus intéressé que tous les autres évangélistes à la vie ecclésiale, observe ces disciples en suivance, et raconte la réalité de la communauté qu'ils forment. C'est une communauté bavarde, qui discute sur ce qu'il faut faire et sur comment faire, sur ce qu'il faut dire et comment dire – suivre le Christ ne satisfait pas les attentes des disciples, leur communauté en chemin a des besoins organisationnels – alors ils débattent, en interne, soulèvent les questions et parmi elles, une s'impose à eux, il leur faut impérativement savoir : qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ?

Voilà la question qui véritablement occupe les disciples en suivance : qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ? Ne vous y trompez pas, nous dit Matthieu, ce n'est pas la question de quelques ambitieux en quête de promotion. Entendez bien ce que la question révèle tout en voulant cacher – les disciples n'expriment pas ici leur ambition, ils disent leur crainte – ce n'est pas la convoitise qui les ronge, c'est la peur. Au commencement de la vie commune, explique Matthieu, est la nécessaire coexistence d'une multitude de singularités – et la coexistence des singularités, reconnues égales entre elles, ça ne va pas de soi – Matthieu le sait et interroge : comment vivre en Église ? Au cœur de leur vie ecclésiale, les disciples affichent leur logique comptable, ils réclament à leur Seigneur un ordonnancement des personnes : explique-nous la hiérarchie à suivre et nous obéirons, toi qui règnes dans les hauteurs célestes, dis-nous comment répartir les services pour que nous gagnions en efficacité et puissions atteindre avec toi Seigneur le sommet de gloire – dis-nous qui est le plus grand, et que cesse notre peur de ne pas y arriver, cette peur qui nous tenaille, et en réalité nous empêche d'avancer ensemble à ta suite.

Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ? La question cache mal le désarroi de cette communauté. Face à ce que le monde a d'inquiétant, elle s'agite pour garder la mainmise, d'abord sur elle-même mais aussi sur les autres, elle s'organise pour garantir la sécurité au beau milieu de l'insécurité générale, pour échapper à ce qui menace, pour pouvoir devenir seigneur de sa propre existence... C'est une réponse à leur angoisse existentielle que les disciples réclament. Voilà la supplique qu'en synode ils adressent au Christ, voilà la question que Matthieu réfléchit avec nous ce matin.

Vous l'avez compris, ces disciples en suivance sont, dans cet évangile, la figure symbolique de l'Église. Une Église qui s'inquiète d'elle-même et de son devenir : l'Église telle que nous la connaissons. Une communauté d'hommes et de femmes que Jésus appelle à le suivre et dans laquelle, frères et sœurs, une place vous a été réservée. Depuis ce jour où il est entré dans votre vie, vous avez entamé la marche, et bon gré mal gré, nous voici ce matin encore à lui adresser cette question qui en réalité cache mal notre désir de *bien* et surtout de *mieux faire* : qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ?

>> Et d'abord, aux disciples intéressés à la grandeur, Jésus parle le langage des petits – à celles et ceux désireux d'élever leur niveau de compétence sous le règne de Dieu, il n'y a pas d'autre place réservée que celle occupée par les petits. C'est en bas que ça se passe. La logique évangélique est ici très simple : dans le Royaume des cieux, c'est-à-dire devant Dieu et avec Lui, on est grand quand on est petit.

Ce qui au passage révèle à la communauté des disciples, la réalité du comportement humain qui consiste précisément à « mépriser » le petit – littéralement en grec, à « juger de haut en bas ». *Mépriser* signifie donc ordonner les individus, les catégoriser selon des critères répondant à nos attentes, ça signifie hiérarchiser les personnes, nier l'égalité naturelle de leurs droits – « gardez-vous de mépriser un seul de ces petits car leurs anges dans les cieux regardent le visage de mon Père ». Réponse est ainsi faite, selon une imagerie céleste propre à cet évangile, que chaque petit est reconnu dans sa singularité propre, que cette reconnaissance lui est donnée, qu'elle est protégée du regard des autres depuis le lieu du Père, que nul ne peut y porter atteinte, qu'aucun système ne peut la remettre en cause. Petits, les disciples le sont assurément, insuffisants à eux-mêmes, pris dans les limites de leur corps et de leur intelligence, de ces petits que Dieu, en tout temps, garde en sa présence.

À la communauté inquiète d'elle-même, Jésus apprend la reconnaissance offerte par le Père à chacune, chacun, dans les limites de sa fragilité, dans son insuffisance et dans sa singularité propre, en dehors et avec ses qualités – chacune, chacun, vivant au bénéfice des mêmes libertés et des mêmes responsabilités. Le Christ voit d'un regard, qui ne part ni du haut ni du bas, mais porte droit, accueillant en vérité quiconque vient à lui. Aux disciples désireux d'ordonnement, Jésus ne fait pas une leçon d'ecclésiologie, il ouvre à la confiance au Père. Car lorsque l'Église se soucie de sa marche commune, il en va en réalité de l'Évangile comme bonne nouvelle de la confiance – ainsi, explique Matthieu, la vérité évangélique selon laquelle *qui veut sauver son âme la perdra* vaut aussi pour l'Église et ses serviteurs.

>> Si chacun est reconnu dans sa singularité, il ne vit pas pour autant seul. Pour réfléchir la coexistence des singularités, vient maintenant la métaphore des brebis. Qu'en pensez-vous ? demande Jésus. C'est désormais lui qui pose les questions – c'est ainsi qu'il nous enseigne – non pas en dictant ses réponses, mais en appelant à notre participation créative – la confiance au Père n'inflige pas de discipline ecclésiale, elle ouvre des voies nouvelles dans lesquelles chaque singularité peut librement engager son être et sa pensée. C'est donc au débat des interprétations que Jésus nous entraîne, pas à une univocité de sens aussi convenue que mortifère.

Voilà pourquoi ce matin, nous recevons en cadeau une image pastorale, et comme nous sommes intéressés depuis 2 jours et pour 3 ans au moins, à la mission de l'Église et à ses ministères, voyons comment l'image de ces brebis procède pour nous sortir de nos enclos.

D'abord l'image ne parle pas d'Église, ni même de troupeau – elle parle d'un rassemblement de 100. En matière de vie communautaire, l'enseignement de Jésus n'est pas affaire de direction des masses, mais de relation entre individus – chaque unité est reconnue dans sa singularité – le fonctionnement de la communauté des disciples ne peut donc qu'être contingent, propre aux lieux et aux personnes qui la composent, loin des volontés d'uniformisation grégaire.

Ensuite l'image ne connaît pas de serviteur, ni même de berger (Ézéchiél nous avait prévenus, de berger il n'y en a qu'un et il est fils de David) – l'image ne connaît qu'un être humain à qui il advient 100 brebis – c'est l'histoire d'une existence gracieusement vivifiée par la présence de 100 autres, une vie rendue aussitôt responsable de chacune des 100 – le ministère des brebis est donc un don immérité à dimension universelle, nul ne peut s'en prétendre l'auteur.

Enfin si la mission du ministère des brebis – universellement partagée – consiste à partir en quête de celle qui s'égare – tout en restant solidaire des autres – la mission est sans garantie – trouver l'égaré, c'est un don qu'aucune formation, aucune compétence, aucune évaluation ne provoquera – en matière de vie communautaire, il n'y a donc de sûr que l'élan solidaire vers celui ou celle qui, sans raison donnée, n'a fait que s'égarer – de cet élan peuvent survenir les retrouvailles, la joie de re-connaître en l'autre une singularité nouvelle et nécessaire. La mission, entièrement vouée à la joie, se raconte en termes de perte, d'égarement et de don.

Devant notre Père qui est dans les cieux, explique Matthieu, la volonté – la nôtre – est toute orientée vers les petits – qui, d'égarement en égarement, pourraient finir par se perdre tout à fait, littéralement se détruire, mourir. On meurt de ne pas avoir été recherché, de ne pas avoir été trouvé, de ne pas avoir été reconnu dans sa singularité – vivre sans cette joie offerte, c'est vivre d'une vie égarée, une vie morte. Les disciples en suivance voulaient être reconnus grands dans le Royaume des cieux et gagner en primauté – la métaphore des brebis les conduit vers la reconnaissance de chaque petit qui pourrait se perdre – la logique évangélique résiste à leur logique comptable et elle l'affirme : dans le Royaume des cieux, c'est-à-dire devant Dieu et avec Lui, on gagne quand on perd – tout est don.

>> Puis Jésus interrompt l'image et s'invite brusquement dans la réalité de la vie ecclésiale – parce qu'il connaît, lui, les obstacles à notre marche commune – la construction d'une Église idéale n'est pas son domaine, mais la prise au sérieux de notre existence – nos difficultés dans la relation aux autres, les reproches, les conflits – c'est là, dans la vérité de nos expériences que la bonne nouvelle de la confiance résonne.

« Si *ton* frère vient à pécher » - la parole s'adresse directement à moi – pour la communauté des disciples en suivance, il n'y a pas de parole pour tous, mais une parole pour chacun et c'est une parole d'envoi : « Si *ton* frère vient à pécher, va » ! – *va* avec le même élan dont la brebis égarée avait viscéralement besoin – *va* et *parle* et *dis* tout ce que tu as à dire – il n'y a pas de disciple en suivance dont la parole n'est pas à écouter, pas un seul dont la parole ne soit pas nécessaire – c'est là, dans nos mots, au risque de leurs malentendus et de leurs ambiguïtés, que nous pourrions gagner notre frère. Se risquer dans la parole, c'est comme partir chercher une brebis égarée, c'est sans garantie. La voie à suivre est périlleuse – mais c'est celle-là qu'a ouverte pour moi le Christ : à sa suite, s'engager pleinement dans la relation, exiger l'écoute véritable, rechercher le frère – et si le frère rechigne à la tâche, qu'il n'écoute pas vraiment, devant 1, 2 ou 3, puis devant toute l'église, alors c'est un païen, un collecteur d'impôts...

Et qu'est-ce qu'un païen ou un collecteur d'impôts ?

C'est un pécheur à la table duquel Jésus vient prendre place, c'est celui que Jésus appelle à se lever de derrière son bureau des taxes, c'est celui dont il guérit le serviteur, dont il ouvre les yeux et expulse les démons, c'est un égaré qu'il va chercher... un païen, un collecteur d'impôts, c'est encore un frère à gagner, c'est encore une promesse de joie. Aux disciples en suivance, Jésus ouvre une voie nouvelle de fraternité et cette voie ne connaît pas de fin – issue des 100

ou non, de dedans ou de dehors, de la bonne semence ou de l'ivraie, nous voici mélangés, dans une coexistence de singularités diverses, engagés les uns envers les autres dans une relation de parole que Dieu veut maintenir ouverte. Chaque disciple en suivance reçoit ici la promesse de trouver dans la parole, un frère, une sœur, avec qui découvrir la joie de la reconnaissance inconditionnelle.

>> Reste une dernière déclaration solennelle à adresser à la communauté des disciples : « tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel »... c'est un étrange pouvoir que celui de lier et de délier, mais c'est un pouvoir qui vous a été donné... à Pierre puis aux autres, puis à tous les autres en suivance...

Et puisque c'est ce chemin que nous avons pris, puisque c'est à l'appel du Christ que nous avons répondu, alors ce que nous mettons en œuvre, chacun et ensemble, n'est pas sans conséquence... Quand les disciples débattent entre eux et que leur désir de *bien* et surtout de *mieux* faire les occupe tout entiers, Jésus les renvoie à leurs responsabilités : lier et délier... ce que nous lions et déliions sur la terre dans nos relations aux autres, avec les brebis et les païens, ce que nous recevons et perdons dans nos élans solidaires – ce qui constitue finalement notre histoire, notre singularité-même, cela est accueilli au ciel – c'est-à-dire, explique Matthieu, dans ce lieu secret, protégé du regard des autres où, bien avant que tu ne le saches et même si tu en doutes encore, Dieu fait grâce et confiance. Lier et délier n'est pas affaire de pouvoir, c'est affaire de confiance en la confiance que Dieu nous donne.

>> Aux disciples en suivance, inquiets de leur devenir, à son Église assemblée soucieuse d'elle-même, Jésus adresse un discours d'édification mutuelle dont l'attention portée à la personne est le seul principe de fonctionnement. Dans ce qui passe pour le plus grand discours ecclésial des quatre évangiles, Jésus n'a de cesse de dé-préoccuper l'Église d'elle-même, seuls comptent le petit qu'on s'imagine avoir de bonnes raisons de mépriser, la brebis à aller chercher, le frère à qui continuer de parler, la joie de la reconnaissance offerte.

Avant que la pierre synodale ne soit roulée et que ne cessent les débats internes, avant que nous ne reprenions la route commune, abandonnons à Christ la question qui véritablement nous occupe... et recevons, de sa part à lui, jusque dans notre petitesse et nos égarements, une parole, la sienne, celle qu'il est... la parole qui t'appelle et te cherche, qui sans fin revient à toi, et qui en tout temps, en tout lieu, ouvre à la confiance que Dieu te donne.

Amen